

POUR UNE AUTOPSIE DE L'IMAGINAIRE QUÉBÉCOIS: REGARDS SUR LA MOROSITÉ POSTMODERNE

Daniel Salée

Entre l'utopie et la morosité

Il n'y pas si longtemps encore, il semblait possible, voire légitime, à un observateur des pratiques politiques et culturelles québécoises d'affirmer que le Québec constitue le centre de l'imagination utopiste en Amérique du Nord. Entre le darwinisme social étatsunien et le libéralisme manqué du Canada anglais, le Québec, concluait-il, se retrouve au coeur d'une expérience culturelle et politique différente et dynamique, qui a réussi à prendre forme à l'extérieur de la triste monotonie de l'ordre social technologique nord-américain.¹

Aujourd'hui, il s'en trouverait bien peu pour être solidaires d'une telle affirmation. Il semble de bon ton de s'affliger plutôt sur le vide idéologico-politique dans lequel le Québec s'engonce, de déplorer ce qu'un sociologue identifiait tout récemment comme "le manque presque complet de vision progressiste synthétique, de projets novateurs à la fois stimulants pour l'imaginaire et possibles à réaliser, de contre-propositions articulées et ancrées vis-à-vis du contexte social actuel."²

Chacune de ces deux appréciations de la réalité contient une part de vrai. Personne niera l'impressionnante distance parcourue par la société québécoise dans sa course à la modernité. Course qui lui fit emprunter des itinéraires risqués et inattendus, mais qui la vit aussi effectuer les bonds les plus audacieux. Depuis *Le refus global*, le Québec a articulé une multitude de projets

QUÉBEC: LA MOROSITÉ POSTMODERNE

sociaux et accumulé des expériences politiques, idéologiques, morales et artistiques diverses qui ont transformé de manière radicale et stimulante l'imaginaire collectif. La spécificité tant de fois proclamée ne fut pas qu'une question de différence ethno-culturelle: elle s'affirma dans un bouillonnement de pratiques novatrices et libérantes, dans un vécu social qui n'a pas son pareil dans l'histoire récente du monde occidental. Pourtant, l'effervescence n'eut qu'un temps. C'est que la modernité ne s'est pas acquise sans déception, sans amertume. Depuis dix ans, on a assisté à l'apparition d'inquiétudes, d'incertitudes nouvelles. La confiance et l'enthousiasme des années précédentes se font faits violence devant l'échec du référendum, la crise du syndicalisme, la dénaturation du parti québécois, l'avortement des projets autogestionnaires et la trop difficile percée du féminisme et des autres mouvements d'émancipation.³ Bref, le fond de l'air est à la morosité.⁴ Panne de projets? Sans doute y a-t-il un peu de cela; mais aussi, et peut-être surtout, surconsommation de modernité.

La destruction des grands récits

La structure référentielle du Québec d'avant la Révolution tranquille repose largement sur un bagage idéal qui, suivant la formule de Jean-François Lyotard, pourrait être qualifié de "métanarratif".⁵ Le Québec d'alors pense, agit et s'informe selon un savoir qui puise aux grands récits constitutif d'un passé idéalisé. Traditions, fables, mythologies religieuses et croyances populaires produisent une culture unitaire et fondamentalement spéculative qui assure sans conteste la cohésion de la communauté nationale canadienne française. Une culture dont le rapport Tremblay estimait qu'elle participât d'un long processus d'hérédité psycho-biologique; une culture qui se doit donc aussi d'être protégée des influences extérieures susceptibles d'affecter son intégrité et de mettre en jeu sa pérennité.⁶

Alors que le projet socio-économique nationaliste des années soixante et soixante-dix, et l'État québécois, sa cheville ouvrière, se constituent pour assurer la protection des éléments moteur du corpus métanarratif (particularisme ethno-linguistique, spécificité historique), par un paradoxal retour des choses, les politiques de la révolution tranquille et des années subséquentes facilitent et accentuent l'intégration du Québec à la structure sociale et aux valeurs capitalistes nord-américaines. Témoins, les politiques économiques qui, dans le but de promouvoir les intérêts capitalistes locaux cherchent essentiellement, de Lesage à Lévesque, à établir des liens plus soutenus avec les éléments du grand capital nord-américain. Témoin aussi la grande réforme de l'éducation qui vise d'abord et surtout à répondre aux nouveaux besoins en ressources humaines qualifiées d'une société désormais entièrement absorbée par les impératifs de son insertion dans une économie capitaliste avancée. Témoins enfin, les politiques socio-sanitaires par lesquelles l'État québécois fait

RECENSIONS

usage de sa nouvelle latitude administrative pour démanteler l'ancien réseau institutionnel ecclésiastique, créer des programmes déjà en vigueur ailleurs au pays et, en même temps, pour se mettre au diapason de la logique du capitalisme keynesien triomphant.

De même, malgré leur volonté maintes fois affirmée de renforcer la cohésion d'un groupe national supposé homogène, les politiques à contenu culturel ou nationalitaire contribuent bizarrement de leur côté à l'étiollement des assises socio-culturelles qui avaient jusqu'alors conservé au Québec son caractère distinct. Les grands actions d'affirmation politique et culturelle des années soixante et soixante-dix ne seront en définitive que paravent nationaliste à des manoeuvres économiques continentalistes: jamais les politiques culturelles ou les victoires partielles sur le gouvernement central pour le contrôle de certaines juridictions ne contreviennent à la logique fondamentale des politiques économiques; l'établissement de liens politiques internationaux en dépit d'Ottawa ne sont que gestes symboliques qui n'altèrent en rien la dynamique économique de dépendance continentale.

Plus paradoxales encore sont les politiques linguistiques des années soixante-dix qui, tout en démarquant le Québec comme communauté politique et culturelle, satisfont et désamorcent à la fois l'émotivité nationalitaire et émancipatoire qui les avaient suscitées. La francisation économique du Québec rendra acceptable la présence du grand capital nord-américain et fera du français lui-même le véhicule complice de sa philosophie sociale techniciste.⁷

Les politiques linguistiques bouclent en quelque sorte du procès de destruction des grands récits au Québec. D'abord, en favorisant l'intégration sociale et culturelle des francophones et des non-francophones, elles ont inévitablement exposé le groupe francophone à un bagage psycho-culturel qui n'était pas le sien, altérant par le fait même la "pureté" de son propre bagage et le forçant éventuellement à en revoir les termes. Cela vaut aussi, à l'inverse, pour le groupe non-francophone; mais eu égard aux attentes du projet nationalitaire québécois, la transformation de l'imaginaire que supposent les interactions inter-culturelles revêt une signification plus spéciale. L'inattendu, c'est que le français se soit fait à travers ces politiques le mode de communication d'une structure conceptuelle et référentielle, d'un univers langagier et, plus globalement, d'une *Weltanschauung* qui, pour l'essentiel, étaient restés étrangers à une grande partie de la population québécoise francophone. L'anglais est longtemps demeuré la voie d'accès exclusive à la modernité techniciste du capitalisme, l'unique moyen aussi de profiter de ses "bienfaits". En transcendant les frontières de l'échange informel (quotidien) dans lesquelles il avait été confiné, en s'imposant comme moyen de communication formelle (économique), le français a assimilé le langage de la modernité et l'a fait sien, partageant ses critères, et surtout, sa logique. Désormais, ainsi que l'a noté Jean-Jacques Simard, "le langage du pouvoir n'est plus le même.

QUÉBEC: LA MOROSITÉ POSTMODERNE

Les préceptes et les lois attribués à Dieu (cèdent) devant les valorisations inspi-
rées des succès même de l'industrie capitaliste."⁸

La tentation du technicisme l'a emporté. Et avec elle surgit la conviction
que seule l'imagination rationnelle et technocratique fût en mesure de répon-
dre aux aspirations collectives. Le récent désir obsessionnel de prendre le vi-
rage technologique⁹ représente la manifestation ultime de cette conviction.
Certes, les grands programmes socio-économiques des dernières décennies
participaient à n'en pas douter d'un motif initial louable, celui d'humaniser le
capitalisme, de créer une société meilleure, plus généreuse, à la mesure de
l'homme. Le discours sociologique nouveau témoignage alors largement de
cette intention et son influence intellectuelle s'est faite sentir dans la mise en
oeuvre des grands programmes.¹⁰ En cours de routes toutefois, l'intention
s'est prise au piège d'un langage qui la dépasse, d'un langage où "planifica-
tion", "développement", "efficacité", "productivité" et "performance" sont
les mots-clé. Un langage qui organise et programme l'homme plus qu'il ne le
libère vraiment.¹¹

Voilà en quelque sorte le fin mot de la morosité actuelle. Tout comme l'en-
trevoiaient déjà les sociologues les plus terre-à-terre de l'avant-référendum,
on s'aperçoit aujourd'hui que "malgré les cris nationalistes et les chants d'un
peuple qui, reprenant pied sur la terre ferme de l'histoire, a repris la parole, le
résidu le plus concret, le plus palpable du changement renvoie l'image d'une
société qui n'a fait que rejoindre le chenail principal creusé par la civilisation
américaine et le capitalisme occidental."¹² Pas si spéciale que ça, finalement,
la spécificité!

Mais cette "lente décantation des utopies"¹³ n'est-elle pas tout simplement
le résultat d'une évolution irréfutable vers la condition postmoderne? Vers
cet état de société où l'imaginaire a perdu le sens des savoirs traditionnels,
aliéné par une quête paradigmatique dont on contrôle mal l'itinéraire.

La transe moderniste des dernières décennies s'est alimentée à la source
des grands récits: c'est d'abord dans l'adhésion à une culture passéiste que
l'imagination nationalitaire et émancipatoire à l'origine de cette transe s'est ar-
ticulée. Pendant le passage à la modernité, l'imaginaire québécois s'est ex-
primé en un discours polymorphe, mélangeant les niveaux de langage et
jonglant avec les référents les plus divers. L'utopie humaniste, bien que d'in-
spiration métanarrative, a néanmoins puisé pour se réaliser dans le système
langagier et conceptuel de la scientificité et du technicisme. Participant de l'ir-
résistible mouvement du capitalisme, ce dernier a tiré profit de cette interpé-
nétration en s'appropriant les métarécits pour justifier sa présence et son
hégémonie grandissante dans l'imaginaire collectif. Par technocrates interpo-
sés, il a réussi à "canaliser du même coup le nationalisme traditionnel et une
volonté collective réelle de prendre le monde à bras le corps."¹⁴ Dérive de
l'utopie, donc, qui en pariant sur une modernité qu'elle ne définissait pas et

RECENSIONS

qu'elle empruntait ailleurs, s'est implosée, transcendée par la modernité elle-même, désintégrée dans un univers idéal où prime à jamais la rationalité techniciste. Le péquisme johnsonniste représente la théorie et la pratique par excellence de cette dérive.

La morosité actuelle participe de ce constat. Constat d'autant plus dramatique et difficile à accepter que les porteurs de l'utopie se sont aussi faits bien souvent les porteurs du projet techniciste, articulant l'un à l'autre, croyant que celui-ci rendrait possible celui-là. C'était oublier la nature éminemment contradictoire, par définition, des deux projets et qu'en bout de piste, l'un excluait inévitablement l'autre. C'était aussi peut-être faire la sourde oreille à une leçon de l'histoire que Luc Bureau a admirablement bien rendue: "Plus les hommes érigent des cités imaginaires parfaites, plus ils sont prêts à sacrifier et à piétiner leurs cités réelles."¹⁵

La réification des projets nationalitaires et d'émancipation

Le nationalisme a servi de point d'ancrage à l'imaginaire québécois. D'une manière quasi-obsessionnelle, le verbe sociologique¹⁶ et l'imagination culturelle s'y sont accrochés; souvent pour le plus grand bénéfice de la conscience collective. Aujourd'hui, la question nationale s'estompe dans les vapeurs d'un discours politique sulfureux qui en a, pour ainsi dire, blanchi la substance. Du coup, la parole et les pratiques émancipatoires surgies dans la foulée du nationalisme subissent un sort similaire. L'État se les est approprié en les institutionnalisant et en les moulant suivant les impératifs technicistes et les critères performatifs de la rationalité moderniste¹⁷ qu'il a d'ores et déjà fait sienne. À la résistance de ceux qui se sentent trahis par ses méthodes de nivellement et de dénaturation du projet émancipatoire, il oppose une fin de non-recevoir et discipline les récalcitrants.¹⁸

En adhérant au processus civilisationnel occidental moderniste, explique Gilbert Renaud¹⁹, le Québec a dû nécessairement se conformer à de nouvelles règles de jeu. Règles qui, pour l'essentiel, redéfinissent le social par la désintégration de l'espace communautaire traditionnel et des rapports d'interdépendance qui le meublent. Démarche qui ici prend un tour contradictoire: alors que le nationalisme articule l'idée de la communauté, les politiques socio-économiques qui opèrent en son nom récusent pourtant sa logique surannée et la nient. L'organicité sociale que suppose un projet nationalitaire ou tout autre projet de type communautaire — organicité qui, à l'évidence caractérise la société québécoise jusqu'au début des années soixante — s'est progressivement désagrégée au Québec sous l'effet de la sacralisation de la raison techniciste/productiviste individualisante. Sans cette organicité, le projet nationalitaire et les projets émancipatoires qu'il stimule tournent à vide. Dans une structure relationnelle où les rapports sociaux sont marqués au coin du productivisme, le sujet social se transmue en *homo economicus* pour qui le

QUÉBEC: LA MOROSITÉ POSTMODERNE

seul échange qui compte est l'échange des objets et, éventuellement, des symboles que peuvent représenter les objets. Réification du sujet (commodification du travail salarié) et dévalorisation du social (individualisation du sujet) posent les assises d'un système référentiel qui ne peut que trivialisier le projet nationalitaire. Dans la foulée puissante et irrésistible de la raison techniciste, le nationalisme québécois est devenu un objet. Fétiche trop rationalisé, rendu hyper-réel, le projet nationalitaire s'est mu en un produit de consommation ("On est six millions, faut se parler!") clamait une annonce de bière au milieu des années soixante-dix) et ainsi banalisé voit son contenu émancipatoire se dégrader. Imperceptiblement, mais sans rémission, il se fait monnaie d'échange pour imposer un mode civilisationnel qui est en réalité son antithèse.

Le nationalisme québécois s'est prétendu libérateur parce que animé par une volonté d'émancipation économique. Mais en articulant aux charnières de la raison économique son *mordus operandi*, il s'est doté d'un État qui s'est évertué à planifier, coordonner, prévoir et uniformiser la vie collective selon les critères de l'ordre social moderniste; comme pour compenser la rupture de l'interdépendance traditionnelle; comme pour réinventer, artificiellement, l'organicité perdue. Ce faisant, la rationalité technocratique dont s'est réclamé et se réclame encore cet État n'aura réussi à toutes fins utiles qu'à imposer un simulacre de société. Forcé par la raison techniciste/productiviste qui, poussée à l'ultime limite de sa logique atomisante gruge jusqu'à l'a défiguration complète le collectif, l'État simule le social.²⁰ Simulation qui abstrait le social ou qui, du moins, propose une socialité synthétique par laquelle l'individu ne se sent plus concerné: il y participe parce qu'il n'a pas le choix, mais sans conviction et de l'extérieur parce qu'il sait que le réel n'existe plus. Simulation aussi qui s'inscrit à l'inverse d'un véritable projet de libération puisque l'État et le nouveau pouvoir qu'il incarne règlent la vie collective, "dicte(nt) dans leurs moindres détails les habitudes de vie conformes à un fonctionnement social rationel et productif."²³ En misant sur un État qui nie l'organicité vitale de la communauté, le nationalisme et autres émancipants se sont voués à l'échec et à l'autodestruction. Sans le vouloir sans doute, mais le résultat final ne se dément pas: simulation, donc, qui ne peut être que productrice de désenchantement, de cynisme et de morosité.

La morosité et le refus: la nostalgie ne sera plus ce qu'elle était

Pourtant, bien qu'un projet clair soit encore à formuler, ici et là il est possible de voir sourdre un discours posé, dépouillé des aphorisme lyriques auxquels le verbe nationalitaire avait habitué. Un discours d'émancipation, bien sûr, conscient des limites des anciens projets d'affranchissement et des pièges qui les guettent — et la tentation du pouvoir n'est pas le moindre. Un discours

RECENSIONS

qui allie désormais plus nettement la libération individuelle à la libération collective.

La tâche de l'écrivain a toujours été en quelque sorte de maintenir une distance toujours difficile (à la limite intenable) avec le réseau du Sens, du National, du Pouvoir. Dans la conjoncture québécoise actuelle, il me semble qu'il se doit, à la fois, et dans une tension ravivée, de combattre pour cette reconnaissance politique du fait québécois, son auto-détermination (...) tout en poursuivant le refus radical que cette reconnaissance recherchée ou trouvée ne se gèle en un endroit imposé du savoir, des comportements, de la culture. Il doit parier non seulement pour une libération de la "mémoire collective", mais aussi et surtout pour la libération de cette mémoire individuelle dans tout ce qui l'enracine obsessivement à un Sol où les défunts lui lèguent leurs inhibitions et leurs culpabilités.²²

C'est François Charron qui s'exprime, un des chefs de file de la nouvelle poésie québécoise. Le fait est d'ailleurs indicatif des sources du nouveau discours: encore une fois, il faudra se tourner vers les poètes, écrivains, artistes, penseurs et autres créateurs pour trouver les linéaments d'un imaginaire novateur. Faut-il s'en surprendre? Borduas et les automatistes avaient déjà marqué la piste à suivre en ce sens. L'artiste-prophète, par une lucidité à fleur de peau, éclaire une quotidienneté fade: *Le refus global*, dénaturé dans certains quartiers par la récupération technocratique, reste encore vivace comme état d'esprit. La littérature et le geste artistique d'avant-garde qui s'affirment dans l'acte déconstructeur disent le refus des esthétiques bourgeoises et, du même coup, le refus de la société programmée: va pour la modernité, mais pour une modernité qui ne cherche pas à nous flouer. La parole créatrice n'est pas dupe; elle a bien vu le simulacre et n'entend pas s'y laisser prendre. L'intention s'affiche d'une certaine transparence en tout cas chez Nicole Brossard:

ici s'arrêtent les effets de la simulation
car je veux l'intervention plausible, émoi,
questionnement. Face à la prose comme à
l'histoire pouvant susciter le nombre et les
sécrétions du corps, de la structure tout
un rythme dans la voie des mots de vive voix
de l'écho: les musiques d'arôme à une épo-
que où la proximité de la partenaire excite
en moi le texte, une autre forme de résistance
et de défaillance ainsi au moment même où
va s'accomplir la transformation (l'écriture)

QUÉBEC: LA MOROSITÉ POSTMODERNE

le rituel se pose toujours comme une simulation chaque fois plus précisément de sa réalité²³

Derrière l'imagination poétique se profile une imagination sociologique branchée sur l'élaboration du sens à donner aux pratiques qui permettraient de réappropriier le social. Les récents écrits de Marcel Rioux, par exemple, posent à leur manière les assises théoriques d'une praxis de rupture avec une technologie envahissante.²⁴ Le message est clair: il faut "revenir vers le concret de la personne, de la communauté et de la cité dans tout ce qu'elles comportent de richesses, de possibles, et qui peuvent chacune être considérée 'comme totalité de manifestations humaines de la vie'."²⁵ Il faut donc "promouvoir l'appropriation par l'homme de sa propre nature"²⁶, contrairement à la rationalité productiviste qui a toujours visé l'appropriation de la nature et le développement des forces productives.

Sans être encore très nombreux, des sites de cette réappropriation émergent et persistent au-delà du temps²⁷ en dépit d'obstacles posés par la raison dominante qui tend à les déconsidérer sans vergogne. Le mouvement féministe notamment, malgré une existence souvent remise en question par le pouvoir patriarcal dominant, réussit tout de même à s'insinuer dans le champ politique en proposant un modèle culturel de relations sociales et politiques qui rompt de manière significative avec les pratiques antérieures. Par ses revendications spécifiques (travail domestique salarié, autonomie/contrôle du corps féminin, etc.) et des revendications qui font appel à des valeurs fondamentales de la vie humaine (protection de la planète, respect de la nature, qualité de la vie, qualité de sa reproduction comme fonction économique essentielle, égalité des rapports humains, respect de la différence)²⁸, le mouvement des femmes s'élève au-dessus de l'étroit et contraignant schéma techniciste/ productiviste.

En fin de compte, la morosité s'insinue peut-être comme une posture plus positive qu'il n'en paraît. Devant le nihilisme niveleur de la condition postmoderne, elle se pose comme une résistance, comme un refus existentiel du pouvoir déshumanisant de la science et de la technique. Par-delà la déception et la tristesse, la morosité peut se faire réflexion critique sur le mouvement contradictoire utopie/technique. Elle n'est pas gémissements nostalgiques sur un passé idéalisé, mais bien volonté de renégocier la modernité selon des paramètres à redéfinir. Attendons pour cela la suite de l'histoire.

Science politique
Université Concordia

RECENSIONS

Notes

1. Arthur Kroker, "The Cultural Imagination and the National Questions", *Revue canadienne de théorie politique et sociale*, 6, 1-2 (hiver/printemps 1982), p. 5.
2. Eric Alsène, "Face au changement", *Possibles*, 10, 2 (hiver 1986), p. 14.
3. Gabriel Gagnon, "Faire une revue", *Possibles*, 10,2 (hiver 1986), p. 59.
4. La morosité chez les intellectuels québécois est le thème de fond articulé par les textes de la revue *Possibles*, 10, 2 (hiver 1986). Chacun ressent différemment cette morosité, mais on semble bien s'accorder sur son existence.
5. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, (Paris: Les éditions de Minuit, 1979).
6. Sur cette question, voir William D. Coleman, *The Independence Movement in Quebec, 1945-1980*, (Toronto: University of Toronto Press, 1984), chapitre 3.
7. Les arguments présentés dans ce paragraphe et dans le paragraphe précédent sont repris de *Ibid.*, chapitre 4-7.
8. Jean-Jacques Simard, *La longue marche des technocrates*, (Montréal: les éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979), p. 45.
9. Voir Louise E. Fortin, "La politique technologique québécoise". *Politique*, 8, (automne 1985), pp. 23-44.
10. Voir M.A. Weinstein, *Culture Critique, Fernand Dumont and New Quebec Sociology*, (Montréal: New World Perspectives, 1985); Guy Rocher et al., *Continuités et ruptures*, (Montréal: Presse de l'Université de Montréal, 1984).
11. Voir sur cette idée les ouvrages de: Simard, *op. cit.*: Gilbert Renaud, *À l'ombre du rationalisme*, (Montréal: Les éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1984); Luc Bureau, *Entre l'Eden et l'utopie*, (Montréal: Québec-Amérique, 1984).
12. Simard, *op. cit.*, p. 45.
13. Gagnon, *op. cit.*, o, 59.
14. Simard, *op. cit.*, pp. 32-33.
15. Bureau, *op. cit.*, p. 222.
16. Daniel Salée, "L'analyse socio-politique de la société québécoise: bilan et perspectives", dans Gérard Boismenu et al., *Espace régional et nation. Pour un nouveau débat sur le Québec*, (Montréal: Boréal Express, 1983), pp. 15-49.
17. Frédéric Lesemann, *Du pain et des services*, (Montréal: Les éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1978); Gérard Bergeron et Réjean Pelletier (dir.) *L'État du Québec en devenir*, (Montréal: Boréal Express, 1981).
18. Carol Levasseur, "De l'État-providence à l'État disciplinaire" dans Bergeron et Pelletier, *op. cit.*, pp. 285-330.
19. La formulation et les concepts du reste de cette section empruntent à Renaud, *op. cit.*, pp. 191-226 en particulier.
20. C'est ce phénomène que Jean-Jacques Simard, notamment, illustre par son analyse des politiques de restructuration économique-spatiale dans l'est du Québec (*op. cit.*, chapitre 2-3). L'État fit intervenir des savoirs professionnels qui, quoique bien intentionnés, détruisirent l'organicité originelle de communautés en suggérant des plans de redressement qui dénaturèrent la dynamique communautaire de la région. C'était en quelque sorte reprendre avec du fil de soie un tissu social fabriqué dans la jute.
21. Renaud, *op. cit.*, p. 213.
22. François Charron, "La passion d'autonomie: Littérature et nationalisme", *Les Herbes rouges*, nos. 99-100, p. 44. Cité par Nicole Gauvin, "Le Québec malgré tout", dans N. Gauvin et J.M. Klinkenberg (dir.), *Trajectoires: Littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, (Montréal et Bruxelles: Les Presses de l'Université de Montréal et Labor, 1985), p. 26.
23. Nicole Brossard, "simulation" dans N. Brossard (dir.), *Les stratégies du réel*, (Montréal et Toronto: NBJ et Coach House Press, 1979), p. 164.
24. Voir Ray Morrow, "Marcel Rioux: Critiquing Quebec's Discourse on Science and Technology" *Revue canadienne de théorie politique et sociale*, 10, 1-2 (hiver/printemps, 1986), pp. 151-173.

QUÉBEC: LA MOROSITÉ POSTMODERNE

25. Marcel Rioux, "Remarques sur les pratiques émancipatoires dans les sociétés industrielles en crise" dans Jean-Pierre Dupuis et al., *Les pratiques émancipatoires en milieu populaire*, (Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1982), p. 54.
26. *Ibid.*, p. 51.
27. Gabriel Gagnon, "Les pratiques émancipatoires collectives en milieu populaire québécois" dans Dupuis et al., *op. cit.*, pp. 123-145.
28. Claire Duguay et Micheline De Sève, "Tant d'amarres à larguer: une analyse des pratiques du mouvement des femmes", *Politiques*, 5 (hiver 1984), pp. 51-73. Voir aussi Diane Lamoureux, *Fragments et collages*, (Montréal: Éditions Remue-Ménage, 1986).